

## « Coco mal perché » mais éditeur inspiré

Éditeur hardi des *Fleurs du Mal* en 1857, Auguste Poulet-Malassis a toujours préféré la qualité aux exigences marchandes de l'édition. Cet éditeur frondeur et érudit est né à Alençon en 1825.

Notre homme portait bien son nom : jamais sa position ne fut confortable ! Déboires judiciaires et financiers n'ont pourtant jamais entamé l'indépendance éditoriale et la liberté d'esprit, celle qu'il chérissait plus que tout, de cet éditeur intuitif. Dernier rejeton d'une longue dynastie d'imprimeurs audacieux, Paul Emmanuel Auguste Poulet-Malassis ne déroge pas à la tradition. Sur l'arbre généalogique, l'on compte déjà un imprimeur du roi noté « républicain » et un autre embastillé pour publications clandestines et érotiques. Dans la famille, la fibre anticléricale et progressiste vibre de pair avec l'amour des beaux ouvrages.

Elève brillant, il quitte Alençon pour Paris où il réussit le concours d'entrée à l'école des chartes. La capitale lui ouvre les portes de la scène littéraire, politique, mondaine et celles de... la prison. Après qu'il a pris part aux insurrections de 1848. Poulet-Malassis évitera de peu la déportation, grâce à l'intervention de quelques notables alençonnais. Au cours de cette vie parisienne tumultueuse sur laquelle il ne s'étend guère dans ses écrits, il contractera aussi la syphilis, grand sujet de discussion avec son ami Baudelaire ! Baudelaire qu'il aurait rencontré en 1850, année où le père Poulet-Malassis décède. Deux événements de taille dans la vie du futur éditeur. Celui que Baudelaire surnommait « coco mal perché » reprendra l'imprimerie familiale avec son beau-frère, Eugène de Broise, et deviendra l'éditeur téméraire et l'ami indéfectible de Charles Baudelaire.

Poulet-Malassis goûte aussi l'écriture : il décide de reprendre *Le Journal d'Alençon et du Département de l'Orne* pour en faire une feuille littéraire. C'est dans ces colonnes qu'il publie les premiers sonnets de Baudelaire : « Viens mon beau chat... », « Les Chats », « Morale du joujou ». Poulet-Malassis publie aussi Edgar Poe dont la *Philosophie de l'ameublement idéal d'une chambre américaine* traduit par Baudelaire [sic] ! La coquille restera dans les annales. Mais les auteurs édités par Poulet-Malassis aussi. Il « a parmi les quelque trois cents livres qu'il a publiés opéré le choix que la postérité a consacré. Il a accueilli dans sa maison ceux que les manuels du tournant du siècle allaient (niaisement) appeler les parnassiens et, d'autre part, les réalistes », note Claude Pichois dans sa riche biographie. Banville, Gauthier, Leconte de Lisle... Mais les goûts de Poulet-Malassis ne sont pas ceux du public d'alors...

« Il vaut mieux des livres qui ne se vendent pas que des auteurs qui se vendent », avait-il coutume de dire. La devise qui orne le caducée de l'entreprise familiale *concordiae fructus* n'est pas anodine [ndlr : le fruit de l'entente, à savoir celle de l'éditeur et son auteur]. Poulet-Malassis hérite aussi toujours ses auteurs au point d'en oublier ses propres intérêts. Ainsi, tenace, Poulet-Malassis ne perd pas sang-froid devant les exigences et les mille et une corrections que Baudelaire apporte aux épreuves de *Fleurs du mal* durant le printemps 1857. Les rumeurs de saisie courent avant même la publication. *Le Figaro* crie au scandale lors de la parution. Mais Poulet-Malassis tient bon. « L'affaire des *Fleurs du mal* a été de mon côté et de fond en comble une affaire de dévouement absolu. Je savais que nous avions la moitié des chances d'être poursuivis », écrit-il plus tard. La saisie est effective, les éditeurs condamnés à 200 francs d'amende, Baudelaire à 300 francs et six pièces sont retirées du recueil. Idem en 1858 où la publication des *Mémoires* de Lauzun lui attire les foudres de la justice impériale. En 1861, Baudelaire cédera tous les droits exclusifs de reproduction de ses travaux à son ami Poulet-Malassis. En 1861, Poulet-Malassis se sépare de son associé et part s'installer à Paris. Son travail d'éditeur est enfin reconnu mais ses choix ne cessent de le conduire à la barre du tribunal et chez ses créanciers.

« Un éditeur qui se respecte doit se ruiner »

L'éditeur est aussi homme de goût et de raffinement. Lorsqu'il imprime, ce sont des ouvrages à la typographie délicate et ornés de gravures rares. Celui qu'Anatole France surnomme « l'arbitre des élégances typographiques » renouvelle l'art de l'édition en publiant des couvertures bicolores, tradition oubliée du 17<sup>e</sup>, en ajoutant des frontispices.

Par conséquent, les ouvrages édités par Poulet-Malassis coûtent cher. À l'heure de l'industrialisation de l'édition, il paie cette exigence au prix fort. La belle typographie ne rapporte pas et encore moins l'édition de textes marginaux et controversés. « Le vice de ma nature, c'est l'indifférence pour l'argent. Le seul reproche que j'ai à me faire, c'est de ne pas l'avoir considéré comme un instrument. Je n'ai pas la vertu cardinale de mon temps. Un éditeur qui se respecte doit se ruiner », disait-il de lui-même.

Poulet-Malassis court mille projets, manque de sens pratique : il court à la faillite. Emprisonné à nouveau, il s'exile à Bruxelles où il édite des ouvrages érotiques mais jamais obscènes se défendait-il. On ne se refait pas... Ruiné, malade, Poulet-Malassis meurt à Paris où il est inhumé en 1878. On ignore où est sa tombe aujourd'hui.

À Alençon, l'imprimerie familiale n'a pas intéressé les héritiers. Elle change plusieurs fois de propriétaires et d'emplacement durant le siècle dernier. L'Imprimerie alençonnaise a fermé ses portes récemment. Renommée pour sa qualité, elle n'a eu de cesse de prolonger le savoir-faire de la lignée Poulet-Malassis, après la mort de son dernier fleuron.

Nathalie Colleville

#### Bibliographie

*Auguste Poulet-Malassis, l'éditeur de Baudelaire* de Claude Pichois, Fayard.

*Auguste Poulet-malassis, un imprimeur sur le Parnasse* de Gérard Oberlé, Librairie du Manoir de Pron, Montigny-sur-Canne.